

BF632

B4

LA

# PSYCHOLOGIE DE L'EFFORT

ET

LES DOCTRINES CONTEMPORAINES

---

## CHAPITRE PREMIER

### LE SENS PSYCHOLOGIQUE

De nombreux textes inédits de Biran, des fragments importants d'une correspondance philosophique entre Biran et Ampère, telle a été l'occasion et tel sera le principal intérêt de ce livre. Son but est de montrer l'insuffisance des doctrines psychologiques contemporaines et de prouver qu'en négligeant, en répudiant la psychologie biranienne de l'effort elles perdent en solidité et en profondeur plus qu'elles n'ont gagné en largeur et en surface. Qu'il y ait eu depuis vingt cinq ans d'heureuses innovations, d'importantes découvertes et un renouveau de la psychologie, on ne songe pas à le contester. Si Biran vivait de nos jours, la *Revue philosophique* n'aurait pas de lecteur plus assidu ni le beau livre de *l'Intelligence* d'admirateur plus compétent. Il ne renierait pas un mot de sa doctrine, mais, en accueillant beaucoup de nouveautés, il serait peut-être étonné de l'entendre appeler, un peu dédaigneusement, la *vieille psy-*

chologie. Je demande à introduire une nuance dans cette expression : Biran et Ampère sont, en réalité, *nos anciens* et nos maîtres. Nous vivons d'eux ; sans eux, la plupart des travaux contemporains eussent été impossibles et M. Th. Ribot le reconnaît lui-même quand il déclare, au début de son livre sur les *Maladies de la mémoire*, que l'étude descriptive du souvenir, ayant été « très bien faite par divers auteurs », il passe outre et en étudie les conditions physiologiques. Leur œuvre est notre point de départ : l'ignorer ce serait s'exposer à découvrir l'Amérique, accident qui est arrivé à maint explorateur contemporain parti de la physiologie en oubliant ses cartes. Une seule chose eût irrité Biran, c'est la prétention de faire une psychologie sans âme et d'étudier l'homme en proscrivant la réflexion et en supprimant la conscience. On eût difficilement réussi à le convaincre que la conscience n'est qu'un phénomène accessoire, surnuméraire ou, comme on dit encore, un épiphénomène. Au sujet de l'âme il se fût entendu plus aisément avec les psychologues contemporains : l'objet du psychologue ce n'est pas, en effet, l'âme-substance mais l'esprit ou, comme il disait plus volontiers, le *moi*. Il est bien difficile de n'avoir pas sur l'âme une opinion de derrière la tête, de n'être ni spiritualiste ni matérialiste : Biran et Ampère sont des spiritualistes convaincus parce qu'ils dépassent en parfaite connaissance de cause la psychologie purement expérimentale, mais ils reconnaîtraient sans hésiter qu'on a bien le droit de s'arrêter à ces limites et que le problème de la nature de l'âme est l'objet d'une autre science ; Ampère la nommait ontologie. Comme psychologues, Biran et Ampère consentiraient donc à ignorer l'âme et avoueraient ingénument leur ignorance, mais qu'on n'oublie pas que tous leurs tra-

vaux sont destinés à défendre le *moi*, le *moi*, dis-je, et c'est assez, car il est la personnalité, l'homme même. « Les progrès les plus élevés de la connaissance du moi, disait Biran, seraient toujours à la connaissance de l'âme substantielle dans le rapport incommensurable et infini de l'asymptote à la courbe<sup>1</sup>. »

Pour la physiologie, ils la connaissaient à fond et en faisaient usage à chaque ligne de leurs écrits : affecter de l'oublier ce serait prendre tout juste le contre-pied de la vérité et tomber, surtout à l'égard d'Ampère, le rival de Cuvier, dans le plus énorme contre-sens historique qui se puisse commettre. Que Biran soit fils de médecin, fondateur d'une société médicale, qu'il ait eu pendant vingt ans pour collaborateur de chaque jour le plus grand physicien du siècle, le créateur de l'électro-dynamisme, il semble qu'il y ait là un avertissement et comme un symbole : notre psychologie est proche parente de la physiologie et de la physique et suivra pas à pas leurs progrès. Voyez les pages des manuscrits psychologiques de Biran et d'Ampère : elles sont, selon la pittoresque expression de Sainte-Beuve, « blasonnées d'algèbre ». Vous trouvez dans un coin des formules chimiques, dans un autre des théorèmes de mécanique, ailleurs des extraits raisonnés du dernier ouvrage de Bichat. Biran a beau dire qu'il n'a pas « une tête à calculs », il savait autant de mathématiques qu'homme de France et c'est sur lui que comptait Cabanis pour réformer la langue des mathématiques et donner de bonnes leçons aux « algébriers »

<sup>1</sup> *Nouv. ess. d'anthrop*, part. II, chap. 1. — Voir ce qu'Ampère dit de la psychologie dans sa classification des sciences. — J'écris partout *Biran* et non *Maine de Biran* pour la même raison qui fait écrire Descartes tout court et non Descartes du Perron.

de profession. Ne craignez donc pas que la loi logarithmique de Fechner l'arrête ou lui fasse peur : si vous êtes parfois embarrassés pour suivre jusqu'au bout des calculs un peu transcendants, Biran n'appellera pas à la rescousse son ami Ampère, mais avec la bonne grâce de l'aristocrate de vieille roche, il prendra lui-même la craie et sans nous humilier nous tirera d'embarras. Il est digne en tous points d'entrer dans le cénacle des physiologistes qui ont passé à la psychologie avec armes et bagages, avec leurs scalpels, leur curare, leurs instruments enregistreurs et peut-être aussi leurs préjugés : à le récuser, il y aurait indécence et injustice. L'histoire parle d'une époque où tout était dieu, excepté Dieu lui-même : aujourd'hui tout le monde est psychologue, excepté celui qui fait profession d'étudier l'âme par le moyen de la conscience. Quand Wolff inventa ce mot barbare de psychologie, il n'y a guère plus d'un siècle, il ne prévoyait pas qu'en dépit de l'étymologie, le premier devoir du psychologue serait de ne pas étudier l'âme. Il ne prévoyait sans doute pas davantage la fortune de ce mot qui a tout envahi, le roman, le théâtre, toute la littérature et toute la médecine : on aime la chose, on raffole du mot. Un écrivain humoristique nous dépeint un « jeune analyste » qui tient à la manière de Stendhal un journal exact de sa vie, note les détails de toilette, relate les incidents d'une bonne fortune vulgaire, émaille le tout de petites phases anglaises qui ne signifient rien et se vante avec la certitude de l'orgueil satisfait de prendre une place d'honneur « dans le groupe des psychologues modernistes ». L'épigramme ne manquera pas d'applications.

Il serait étrange que, seule parmi les sciences et les arts, la psychologie ne supposât chez celui qui la cultive aucune aptitude spéciale, qu'il n'y eût pas un *sens psychologique*.

Personne ne le refusera à Biran, mais comme Ampère n'est guère connu que comme physicien, qu'on nous permette de citer une page de Sainte-Beuve où le psychologue est apprécié avec finesse : « Ceux qui ont fréquenté l'école des psychologues distingués de notre âge, dit-il, et qui ont aussi entendu les leçons dans lesquelles M. Ampère, au Collège de France, aborda la psychologie, peuvent seuls dire combien, dans sa description et son démembrement des divers groupes de faits, l'intelligence humaine leur semblait tout autrement riche et peuplée que dans les distinctions de facultés, justes sans doute, mais nues et un peu stériles, de nos autres maîtres... La quantité de remarques neuves et ingénieuses, de points profonds et piquants d'observation, qui remplissaient une leçon de M. Ampère, distraient aisément l'auditeur de l'ensemble du plan, que le maître oubliait aussi quelquefois, mais qu'il retrouvait tôt ou tard à travers ces détours. On se sentait bien avec lui en pleine intelligence humaine, en pleine et haute philosophie antérieure au XVIII<sup>e</sup> siècle ; on se serait cru, à cette ampleur de discussion, avec un contemporain des Leibniz, des Malebranche, des Arnauld ; il les citait à propos familièrement, même les secondaires et les plus oubliés de ce temps-là, M. de la Chambre par exemple, et puis on se retrouvait avec le contemporain très présent de M. de Tracy et de M. de Laplace. » Il serait bien à désirer que cette page du pénétrant critique décidât un philosophe à nous donner sur Ampère un travail analogue à la savante étude de M. J. Gérard sur Biran : il aurait d'abord à refaire l'édition de ses œuvres philosophiques où les suppressions, les altérations et les transpositions du texte ont introduit une obscurité plus que métaphysique. Il est vrai qu'Arago, plus sévère

que Sainte-Beuve, se plaint de ses néologismes et nous dit qu'Ampère rencontrait bien des incrédules quand, « vivement ému des entretiens qu'il venait d'avoir avec les psychologues », il jetait « étourdimement, » sans préparation, le mot d'*émesthèse* dans une réunion de physiciens et de géomètres et soutenait que ce mot obscur, ou du moins incompris, renfermait la plus belle découverte du siècle.

« Monsieur de Biran, vous avez été sous-préfet ; voici des factieux, dispersez-les ; je vous donne des forces, trois cents soldats et un capitaine. Pour ne pas vous embarrasser, je retiens la partie inutile, le pur phénomène, l'étendue, c'est-à-dire les habits, les gibernes, les fusils et les corps. Il vous reste les forces. Marchez avec elles et faites triompher la loi<sup>5</sup>. » Ainsi parle M. Taine, l'adversaire qui a peut-être le plus nui à Biran et lui a enlevé le plus de lecteurs. C'est ainsi que Bayle réfutait Spinoza : il ne faut pas dire, si son système est vrai, que dix mille Allemands ont tué dix mille Turcs, mais que Dieu modifié en dix mille Allemands a tué Dieu modifié en dix mille Turcs. Si de pareils procédés de réfutation, grâce à de si grandes autorités, venaient à prendre crédit, l'histoire de la philosophie serait aussi amusante que l'histoire romaine mise en rondeaux. Biran eût ri, mais il n'eût pas été désarmé. Il eût continué à soutenir que le premier trait du sens physiologique, c'est le don de l'observation intérieure, don beaucoup plus rare qu'on ne pense. Prenez, eût-il dit, les uniformes et décrivez-les : il y en a d'éclatants et votre riche palette trouvera son emploi : prenez encore les gibernes et faites un minutieux dénombrement de tout ce qu'elles contiennent, cela amusera vos lecteurs et les fera penser ;

<sup>5</sup> *Les philosophes français du XIX<sup>e</sup> siècle* p. 67 (1<sup>re</sup> édit.).

démontez aussi les fusils, comptez-en les vis et les ressorts : vous avez assez de talent pour les faire passer pour documents humains ; enfin, analysez la poudre, ou plutôt faites en un brillant feu d'artifice. Je ne suis plus sous-préfet et, comme psychologue, je ne me réserve que peu de chose : les volontés, l'effort qui meut les corps porte-gibernes et porte-fusils ; je dirais l'âme si vous n'aviez ce mot en horreur. — On est toujours libre de refuser de s'engager dans ce que Biran appelle les *galeries souterraines* de la conscience, d'appeler son style du galimatias simple et de tout expliquer par des métaphores : le moi devient un « polypier d'images » et le monde une « hallucination vraie », mais quand on s'arrache aux prestiges d'un style imagé et éblouissant, et que l'on veut comprendre nettement les « ondulations inépuisables » de l'« axiome éternel » qui se prononce « au plus haut sommet de l'éther lumineux » et compose l'immensité de l'univers, il arrive parfois qu'on répète contre le critique de Biran la phrase même de M. Taine : « Je voudrais être à Berlin et subir le récit des évolutions de la substance. » Il y a une clarté propre à la conscience, et la psychologie n'a rien à gagner à être traitée par un peintre impressionniste, fût-il un peintre de génie.

« Dès l'enfance, dit Biran, je me souviens que je m'étonnais de me sentir exister ; j'étais déjà porté comme par instinct à me regarder au dedans, pour savoir comment je pouvais vivre et être moi<sup>4</sup>. » Voilà le signe certain de la vocation psychologique : s'étonner d'être soi et se regarder au dedans pour s'expliquer soi-même à soi-même, c'est toute la définition du sens psychologique. Il est de mode aujourd'hui

<sup>4</sup> *Journal intime*, 27 avril 1823.

d'hui de se moquer de ce que Maudsley appelle « l'introspection » ou encore « l'autocontemplation » ; il y aurait toutefois peu d'opportunité à rappeler les railleries de Broussais demandant à voir les yeux et les oreilles de la conscience, ou les antiques objections de l'œil qui voit les objets et ne se voit pas lui-même, de l'acteur qui ne peut être à la fois sur la scène et dans la salle pour applaudir à son jeu. L'observation intérieure n'est peut-être pas possible puisqu'on nous le prouve, mais elle est. Maudsley est peut-être le seul physiologiste qui soit absolument conséquent avec lui-même en refusant l'alliance des psychologues et en répondant à leurs avances par un *non possumus* énergique : « Ce serait, dit-il, une union contre nature qui ne pourrait produire que des avortons et des monstres, et ces allures nous rappellent Ixion qui, consumé par le sacrilège désir d'embrasser Junon, s'accoupla avec des nuages et n'enfanta que des centaures<sup>1</sup>. » A la bonne heure : tout physiologiste qui cédera, ne fût-ce qu'une fois, à la tentation d'interroger la conscience, sera précipité aux Enfers et exposé sur la roue ! Ampère comme Biran fut attaqué de bonne heure de cette maladie de l'observation intérieure qui est selon Maudsley une rougeole métaphysique : « C'est en 1803, dit-il, que je commençai à m'occuper presque exclusivement de recherches sur les phénomènes aussi variés qu'intéressants que l'intelligence humaine offre à l'observateur qui sait se soustraire à l'influence des habitudes<sup>2</sup>. » Ce texte nous permet de fixer la date des relations psychologiques d'Ampère et de Biran : c'est en 1803 qu'ils commencèrent à collaborer à cette belle entreprise que Maudsley qualifie ainsi, moude du vent.

<sup>1</sup> *Physiologie de l'esprit*, p. 43 de la trad. franç.

<sup>2</sup> Cité par Sainte-Beuve dans sa *Notice sur Ampère*.

Il faut donc pour devenir psychologue « se soustraire à l'influence des habitudes » ; les physiologistes y consentiront difficilement, de là leur dédain pour la conscience qui prétend non se passer de leur science, mais la dépasser. Biran soutient la même opinion dans un *Discours sur l'homme*, qui nous a été gracieusement communiqué par M<sup>me</sup> Savy, née de Biran, et qui date probablement de 1794 : « L'homme, dit-il, ne connaît rien moins que lui-même. Appliquant ses sens aux objets extérieurs, rarement il descend dans son intérieur. La nature qui lui a donné tout ce qu'il faut pour connaître les matériaux de ses besoins et qui le force à examiner sans cesse autour de lui pour veiller à sa conservation, ne semble pas l'avoir fait pour réfléchir sur son être. Nous ne sentons, en effet, que par nos sensations, et ces sensations occasionnées par les objets extérieurs nous forcent à donner notre attention à ce qui les produit sans nous éclairer sur ce qui les reçoit. » Même quand on possède le don inné de l'observation intérieure, il faut donc pour s'y livrer faire en quelque sorte violence à la nature. Elle ne se livre pas, elle résiste ; c'est une chasse et une guerre pareilles à celles que Bacon recommande au physicien, et qu'il nomme « la chasse de Pan ». Vaincre les habitudes, ce n'est pas seulement lutter contre la seconde nature mais souvent contre la première ; si la vocation psychologique était fréquente, ce serait un miracle. Et pourtant M. Jourdain lui-même sait aujourd'hui qu'il fait de la prose et que sa prose est de la psychologie.

Ce n'est pas tout ; le psychologue est un malade, un cas pathologique, et, à ce titre du moins, il devrait être mieux accueilli par ceux qui l'ont momentanément supplanté, par les médecins. L'homme qui se regarde vivre est sans aucun doute un « animal dépravé ». Après tout, s'il est

prouvé que le génie est une névrose, selon l'opinion de Moreau de Tours, qui nous revient aujourd'hui d'Italie, l'aveu de Biran n'a rien de trop pénible : « Il n'y a guère que les gens *malsains*, dit-il, qui se sentent exister ; ceux qui se portent bien et les philosophes mêmes, s'occupent plus à jouir de la vie qu'à rechercher ce que c'est. Ils ne sont guère étonnés de se sentir exister. La santé nous porte aux objets extérieurs, la maladie nous ramène chez nous. » C'est qu'en même temps qu'elle multiplie les impressions, elle décuple notre puissance d'analyse ; c'est un microphone qui amplifie les sons et un microscope qui fait apparaître ce que les Allemands appellent le côté nocturne de l'âme. Lucrèce voyait dans un rayon de soleil des myriades d'atomes. Semblablement, le psychologue n'a qu'à projeter un rayon d'attention dans la chambre obscure de la conscience pour y découvrir des myriades de sensations infinitésimales. Dites si vous voulez que ce n'est pas un privilège mais une maladie, et que Rousseau a raison de soutenir qu'en vertu de notre organisation nous sommes plutôt prédestinés à être postillons que philosophes ; le fait subsiste et ne saurait être révoqué en doute. L'homme des sens, l'homme des habitudes, l'homme trop bien portant, ne seront jamais psychologues qu'à demi.

Où il n'y a rien, dit un vieux proverbe, le roi perd ses droits ; la conscience les perd aussi, et tel aurait beau se mettre à la torture pour découvrir en soi-même un monde d'impressions, il ne verrait que la nuit et n'entendrait que le silence. La conscience ne peut découvrir en nous que ce qu'y ont laissé la vie et ses épreuves, la pensée et ses tourments. Au premier aspect, Biran semble être l'homme calme, réglé, compassé par excellence. Voyez son portrait : ses

traits sont fins et délicats comme ceux d'une femme ; ses yeux bleus et son regard franc, ses traits pâles et un peu amaigris, la distinction toute aristocratique de sa personne, annoncent une âme recueillie et bienveillante, un esprit méditatif et en même temps un homme du monde accompli. Au contraire, les profonds sillons du visage d'Ampère, l'éclat de son regard, la brusquerie de sa parole, ses « colères d'agneau », aussi violentes que vite apaisées, témoignent des combats intérieurs et d'une habitude concentrée d'intense méditation. Mais en dépit de ces différences, ce sont des âmes passionnées et violemment remuées toutes deux par le contre-coup des événements contemporains. Biran, l'ancien cent-gardes licencié, avait eu le bras effleuré par une balle aux journées des 5 et 6 octobre, et avait emporté dans sa retraite de Grateloup le tragique souvenir des grandes scènes de la Révolution. Ampère, dans sa solitude de Poleymieux, après avoir salué avec enthousiasme la chute de la Bastille, avait vu périr son père sur l'échafaud révolutionnaire et le coup avait été si terrible que l'on craignit longtemps pour sa raison. L'amant passionné de Julie, l'auteur de l'éloquente prière sur une tombe, prière admirée par Sainte-Beuve et comparable aux plus belles pages de Pascal, avait connu ce qu'il y a d'extrême dans l'amour et dans le désespoir. On serait tenté de faire la psychologie de ces deux psychologues et pour ainsi dire le portrait du peintre, si l'étude de Sainte-Beuve et surtout le cahier d'*Amorum*, pour Ampère, les travaux de M. E. Naville, et surtout le *Journal intime*, pour Biran, ne montraient pas surabondamment ce que nous ne pouvons qu'indiquer en passant.

On remarque d'abord chez Biran une tendance presque invincible à se laisser vivre de la vie universelle et à regar-

der couler en lui le flot des impressions sans rien faire pour modifier le cours changeant des événements. Aux champs, où il vit le plus qu'il peut, à la Chambre, où le retiennent ses fonctions de questeur, il agit peu, il regarde agir; il est heureux quand le ciel rit, gémit et s'abandonne au découragement quand il se voile de nuages. C'est dans sa conscience qu'il note les variations atmosphériques avec la même précision minutieuse qu'un physicien qui consulte son baromètre. C'est une âme ployable et malléable, faite pour les contemplations du panthéisme et les rêveries du mysticisme. Ses impressions se succèdent, mobiles, ondoyantes et diverses, mais si l'esprit est délicat, raffiné, on dirait presque voluptueux, le cœur est ferme et le caractère viril. Il sera le premier à protester au nom de la dignité humaine contre le règne de la force et le despotisme impérial. Par une sorte d'intense réaction contre son tempérament il se fait stoïcien, méprise la force et divinise l'effort. Ce ne furent point ses convictions religieuses mais bien son tempérament moral qui le conduisit au mysticisme final : sa religiosité fut toujours un assez vague; le fonctionnaire entraîné à l'église un peu « pour l'édification<sup>1</sup> », et l'homme pour revoir la « tombe de son amie, de la mère de ses enfants ». S'il reconnut trois vies dans l'homme, celle des sens toute passive, celle de l'effort toute volontaire, celle de l'esprit toute mystique, c'est qu'il les expérimenta en lui-même; il devait commencer par le sensualisme qui absorbe la vie dans les impressions du dehors et finir par le mysticisme qui absorbe la vie dans le grand tout, puis s'abandonne à une toute divine Providence. Sa vertu est avant tout la vertu contemplative d'Aristote, la

<sup>1</sup> *Journal intime*, 28 sep. 1817.

pensée de la pensée. Il erre, dit-il, comme un somnambule dans le monde des affaires.

A beaucoup d'égards Ampère fait avec son ami le plus complet contraste : l'un est un Montaigne, l'autre est un Pascal. Il ne s'abandonne pas au cours paisible de la nature universelle, mais la nature pénètre en lui avec violence, avec effraction. Il passe par des alternatives de foi enthousiaste et de sombre incrédulité. S'il aime, c'est par un coup de foudre. Sa vie est un drame intérieur où tout se passe par coups de théâtre et subites péripéties. Il est trente ans insensible à la musique qu'il ne comprend qu'en physicien et tout d'un coup, en écoutant une mélodie douce et expressive, il est transporté dans un monde nouveau et verse d'abondantes larmes : c'est comme si Pythagore eût subitement entendu l'harmonie des sphères. Il est myope, et un jour qu'un de ses amis, dans l'île Barbe, lui met par hasard des lunettes sur le nez, il pousse un cri d'admiration devant les splendeurs de la nature subitement révélées; c'est comme si un poète était instantanément transporté sur le rivage de l'Océan ou au pied du mont Blanc et les voyait pour la première fois. L'épée use le fourreau : il expose un jour le système du monde à ses amis et parle treize heures consécutives. Au sortir d'une charade ou de quelque longue et minutieuse bagatelle, dit Sainte-Beuve qui le compare à un demi-dieu, il entraîné dans les sphères. Tantôt il s'attache avec transport à ses recherches scientifiques, et tantôt il s'éloigne avec dégoût « de ces ennuyeuses choses ». Il a donc toute la passion et toute la fougue de pensée d'un Pascal, mais pour dépeindre les mouvements tumultueux de son âme il n'a pas son style, et c'est en pure perte que dans sa jeunesse il s'est exercé à l'art d'écrire en ébauchant des poèmes et des tragédies.